

BRUNO DELARUE

Humour à la plage

Caricatures de presse et d'albums

HISTOIRES DE PEINTRES - HISTOIRES DE PLAGES

Dis-moi de quoi tu ris, je te dirai qui tu es.

Gavarni



*_ Qui sait...
quinze ans,
peut-être ?...*

CI-CONTRE
Préjean
Mirages
Le Rire du 25 août 1906
© Collection de l'auteur

SOMMAIRE

- 4 Introduction
- 7 Petite histoire des bains de me
- 15 Les journaux satiriques,
La première génération
- 24 Honoré Daumier
- 30 Stop
- 31 Edouard Riou
- 32 Bertall
- 34 Cham
- 36 Alfred Grévin
- 40 La deuxième génération
- 46 Albert Robida
- 50 Mars
- 52 Henri Gerbault
- 54 Roubille
- 58 Sem





PETITE HISTOIRE DES BAINS DE MER

Si l'histoire des bains de mer remonte à la plus haute Antiquité, la mode du balnéaire, en France, date des premières décennies du XIX^e siècle quand de grandes stations telles Dieppe ou Boulogne s'organisent pour recevoir les vilégiateurs. Dans ces villes, on vient pourtant s'y baigner depuis fort longtemps afin de s'y soigner essentiellement de la rage mais aussi des gales, de la paralysie ou de la constipation, car l'origine des bains de mer sur les côtes de la Manche reste exclusivement médicale. Les médecins des XVII^e et XVIII^e siècles s'accordant pour reconnaître au bain froid des vertus thérapeutiques, nombreux furent les malheureux et malheureuses ainsi jetés en plein hiver depuis la grève ou pendus aux vergues d'un bateau, le plus souvent nus, dans les eaux glaciales de la Manche ou de la mer du Nord. Parfois plusieurs fois, le temps d'un Ave Maria, au cas où le Seigneur, dans sa très haute miséricorde, eut pu accentuer les présumées vertus curatives de la mer car l'époque croit encore aux sortilèges. Cette mer des douleurs, engloutisseuse de nos marins, dont on n'a encore sondé presque aucun de ses mystères, et qui soulève les plus grandes peurs. Tous ne furent pas guéris mais beaucoup repartirent humiliés d'avoir ainsi montré leur nudité à la foule curieuse à l'instar des filles de la Reine, Mmes de Ludres, Coëtlogon et Rouvroi, en mars 1671. Ceux qui pratiquent cette immersion font partie d'une

corporation de baigneurs-jurés assermentés. Dieppe, Boulogne et Granville, peuvent alors se vanter d'être les spécialistes de cette médication, et de recevoir les personnages les plus importants de la famille royale; mais aussi des chiens, tel Fanor, celui d'Henri IV, qu'aurait mordu l'un de ses congénères enragé.

On vient donc d'abord prendre les bains dans le seul but de se guérir, bientôt plus seulement de la rage, mais de toutes les maladies des temps modernes : lymphatisme, affection nerveuse, phthisie et autre indolence. Le nombre des vilégiateurs dépendant du nombre de maladies considérées curables, les stations, par l'intermédiaire de médecins qui leur sont attachés, vont multiplier la liste de leurs compétences car cette mode devient rapidement une manne, souvent capable de remplacer l'économie de la pêche déclinante. La mer thérapeutique va progressivement ne plus devenir qu'un prétexte, et la mer des plaisirs remplacer la mer des douleurs. La guerre des stations fera rage, chacune s'acharnant à proposer des installations plus spectaculaires que celles des villes concurrentes. Casinos, bains chauds, théâtres, hôtels de luxe vont rapidement être édifiés avec des architectures plus spectaculaires les unes que les autres, que domine la mode de l'orientalisme, pour recevoir une clientèle uniquement composée d'aristocrates, de propriétaires et de rentiers qui font fuir les artistes

paysagistes romantiques venus sur ces côtes confronter leurs âmes fragiles à la nature. La bourgeoisie moyenne, puis la petite, viendront ensuite, aidées par l'arrivée du chemin de fer et la naissance de stations de moindre importance, accessibles à des bourses moins remplies.

Pour la première fois, c'est la ville qui s'en vient grossir les villages ; et cette invasion n'ira pas sans conséquences pour les indigènes qui perdront dans cette ruée à la fois leur territoire et leurs traditions.

Les baigneurs-jurés se reconvertissent en simples baigneurs, et qu'ils sachent nager ou pas, apprennent les premiers rudiments du bain aux riches novices dans l'espace qui leur est dévolu car les sexes en cette époque pudibonde ne peuvent être mélangés. Seul celui réservé aux familles permet de les réunir.

La technique des baigneurs est simple : on prend la dame sous le bras que l'on emmène jusqu'à avoir de l'eau à hauteur de la ceinture, et là, on la plonge sans compassion, souvent la tête la première, avant de l'abandonner à la corde tendue où crient ses comparses apeurées. Cela s'appelle le bain à la lame car bien peu encore savent nager. Les médecins recommandant de rares bains de courtes durées, les baigneuses rejoignent vite les cabines pour enfiler leurs incroyables crinolines dans lesquelles elles passeront l'après-midi à faire salon. Les maris sont à Paris, ils ne reviennent que le week-end par le train jaune, justement appelé « le train des cocus ». Puis vient le soir et ses nombreuses mondanités : réceptions, restaurant, bal au casino et jeux d'argent autour des tables où se perdent les plus grosses



— *Méfiez-vous du fond, mademoiselle ; il y a des trous, et si vous vouliez bien accepter ma main...*
— *Ce serait avec joie, monsieur ; mais maman me trouve encore un peu jeune pour le mariage !*

— *Enfin, il t'offrirait sa main...*
— *Oui, mais elle était vide !*

PAGE 6
anonyme
Les Bains à Trouville
Photographie
© Trouville, villa Montebello -
Des Brosses

PAGE GAUCHE
Draner
A la mer
Petit journal pour rire n° 504
© Collection de l'auteur

CI-CONTRE
Luc Leguey
A la mer
Chronique amusante
du 26 août 1897
© Collection de l'auteur



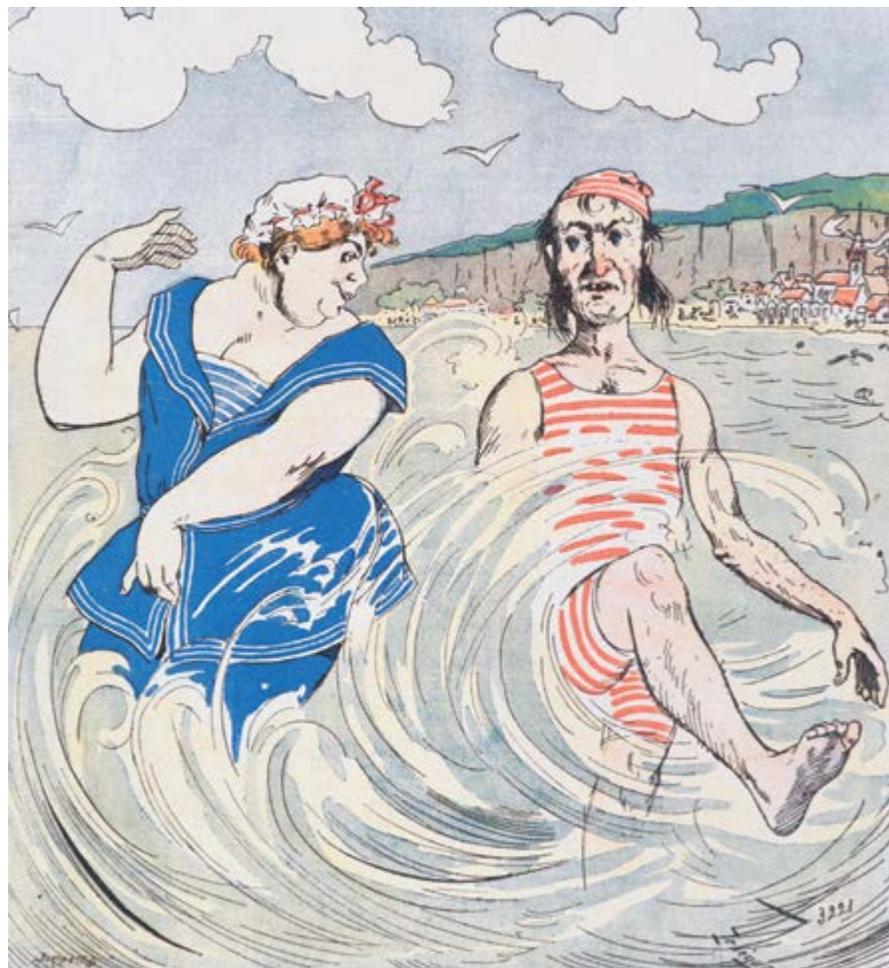
fortunes. Les cocottes sont à l'affût, les rastaquouères aussi, et la jeunesse s'occupe en flirts décents car les jeunes filles de bonne famille n'ont pas le droit de danser. Le costume de bain, d'abord à l'image des sévères camisoles distribuées dans les hôpitaux, restera longtemps une inconfortable et lourde combinaison de serge avant de se composer, vers 1860, d'une longue tunique portée sur un pantalon qui ne dévoile pas le moindre morceau de chair. Sur la tête, un tout aussi horrible serre-tête. Le siècle avançant, le tissu va peu à peu se réduire laissant voir les chevilles et les bras puis les genoux, et les hauts s'échancrer. Au passage du siècle, la mode « Petit marin » fait tout le monde se ressembler dans le même habit flottant. Il faudra attendre les Années folles et son débridé pour qu'apparaisse le maillot moulant, suprême transgression, qui ne cache plus rien des formes du corps. La suite ne sera plus qu'une disparition progressive du tissu qui passera par le fameux bikini lancé par Louis Bréart en 1946, le top less des années 1980, jusqu'au string si pratique à sécher et qui prend si peu de place dans le sac de plage. Entre-temps, le Front populaire et les congés payés, mais aussi l'acceptation et la recherche effrénée du soleil balaieront toutes les anciennes prérogatives et conventions.



Le pire c'est pas de périr, c'est de penser à la joie de mon gendre!

CI-CONTRE
Blanchet Magon
Mer et Belle-mère
Chronique amusante du 22 juillet 1897
© Collection de l'auteur





— Agénor, vois-donc
comme ces vagues me
caressent...
— Parbleu! On sait
depuis longtemps que
l'eau de mer a mauvais
goût!...

CI-CONTRE
Zenégus
Agénor

La Dépêche, supplément illustré, n° 36,
9 septembre 1900
© collection de l'auteur

PAGE DE DROITE
Pelcoq

Le Tremplin
Petit journal pour rire, n° 207
© collection de l'auteur

LES JOURNAUX SATIRIQUES

La première génération (1830-1900)

Les journaux satiriques se sont toujours développés durant les périodes troublées de l'histoire. En France, leur origine remonte au *Père Duchesne* fondé par Jacques-René Hébert en 1790, porte-voix des sans-culottes, très vite imité et contré par la revue royaliste de Rivarol, *Les Actes des Apôtres*. Les révolutions de 1830 et de 1848 seront autant d'incitations à lancer de nouvelles feuilles aidées par la récente invention de la lithographie par Sennefelder en 1816, et les nouvelles possibilités de reproduction de la xylographie. C'est à Charles Philipon, adversaire acharné de la monarchie de Juillet, que l'on doit les deux plus importantes revues satiriques de la première moitié du XIX^e siècle : *La Caricature* (1830) et *Le Charivari* (1832). Philipon est un jusqu'au-boutiste que rien n'arrête. Pas même les six mois d'emprisonnement que lui valut la métamorphose de Louis-Philippe en poire ne réussirent à l'abattre. L'homme arrêtera seulement sa critique du régime quand, après moult rebondissements et nouvelles tentatives, les caisses de ses journaux seront totalement vides.

Charles Philipon sut s'entourer des meilleures plumes (Honoré de Balzac, associé à la création de *La Caricature*, y publiera une trentaine d'articles sous divers pseudonymes) mais surtout des meilleurs dessinateurs qui agrémentèrent



— As pas peur, madame la baronne ! prenez vot'
courage à deux mains, et hardi sur mes bissex !

de leurs crayons sans concessions *La Caricature*, *Le Charivari* et le *Journal pour rire*. Grâce à lui, certains, à l'instar de Daumier y trouvèrent la gloire, tandis que le fondateur des revues n'eut de cesse de se débattre dans d'impossibles problèmes financiers, le plus souvent accentués par d'incessants procès. Rappelons que des quatre fameuses ordonnances du 25 juillet 1830 qui valurent à Charles X sa chute, la première suspendait la liberté de la presse. Si l'arrivée de Louis-Philippe au pouvoir abolit la censure, et permit la création de *La Caricature* et du *Charivari*, cette tranquillité ne dura pas longtemps puisque suite à la tentative d'attentat de Fieschi, les lois de septembre 1835 la remirent à l'honneur. Philipon n'eut d'autres solutions que d'abandonner *La Caricature*, cette année 1835, qui ne sera reprise qu'en 1838, sous le titre *La Caricature provisoire*. Il est vrai qu'elle changera souvent de titre, jusqu'à celui de 1842 où elle prend celui de *La Caricature, revue satirique des modes, des théâtres, de la musique, des tribunaux et de la littérature*. Les mœurs de la société y prennent alors plus de place que la politique.

Le Charivari, qui exprime les mêmes opinions que *La Caricature*, ne subira pas moins de procès (une vingtaine sous le règne de Louis-Philippe), et fera partie des journaux condamnés par les lois de 1835. Il est alors racheté par Armand Dutacq, directeur-fondateur du journal *Le Siècle* qui imposera un ton plus réservé que du temps de Philipon. Ce qui ne l'empêchera pas d'être de nouveau saisi en 1847. La survie des journaux satiriques fut toujours aléatoire et explique les nombreuses feuilles à peine imprimées et sitôt

disparues, ou les nombreuses périodes de silence avant de courtes renaissances. D'autant que la renommée des journaux n'est pas proportionnelle à leur tirage, *Le Charivari* eut un tirage moyen inférieur à trois mille exemplaires.

Plus le siècle avance, plus les journaux satiriques vont perdre de leur mordant politique. La monarchie ayant finalement disparue, ne reste à soutenir que l'anticléricalisme qui ne suffit pas à cacher le désir évident d'aller vers une presse distrayante plus que combattante.

Sous le Second Empire, la presse se trouve de nouveau étroitement surveillée. Jacques Alexandre Senart, substitut au Parquet de Paris, à qui revint vers les années 1860 la tâche peu confortable de surveillant judiciaire, décrit, dans un carnet intime non publié, le rôle qui lui fut assigné : « Vers ce temps, je fus attaché au cabinet de la Presse. J'explique quel était ce service : Sous l'Empire les journaux étaient par un décret de 1852 soumis à un régime très étroit ; une autorisation était nécessaire pour les fonder ; ils étaient obligés à un cautionnement et ils pouvaient être supprimés presque *ad nutum*. En outre on avait organisé une surveillance tant administrative que judiciaire des écarts auxquels ils étaient susceptibles de se livrer. La surveillance judiciaire était confiée à un substitut. Chaque jour il recevait tous les journaux ; il devait les lire tous, et en lire tout.

PAGE DE DROITE
Honoré Daumier
Aux bains de mer
Le Charivari, 28 septembre 1859
© Collection de l'auteur





Allons bon! Voilà mon chapeau à la mer... Il faudra que j'écrive en Angleterre pour le ravoir! ...

PAGE DE DROITE
Honoré Daumier
Autre émotion maritime
 Le Charivari
 © Collection de l'auteur

HONORÉ DAUMIER

En plus, aucune brochure ne pouvait paraître qu'elle ne lui eut été déposée vingt-quatre heures avant sa mise en vente. Lorsqu'un ouvrage quelconque excitait la suspicion du ministère de l'Intérieur, celui-ci le soumettait à son examen. Enfin il y avait lieu à la fin de la semaine à un rapport analytique qui remontait hiérarchiquement au Ministre et pouvait aller, le cas échéant, au Cabinet de l'Empereur. » Moins politiques, d'autres revues vont utiliser le dessin humoristique pour rendre compte des mœurs de la société tel le *Journal pour rire* (1848), encore créé par l'infatigable Philipon dans lequel sévirent Randonensberg, Riou, Nadar ou Bertall; suivi à partir de 1856 du *Petit journal pour rire*, version réduite et populaire du précédent, sous-titré « Journal amusant, des modes parisiennes et de la toilette de Paris », qui ajoutera plus tard à ces mentions celle du musée français. Particularité de cette revue, le texte y est totalement absent, seuls les dessins de Grévin, de Gustave Doré, ou de Marcelin rendant compte de l'actualité. Disparu en 1855, *Le Journal pour rire* fut remplacé par *Le Journal amusant*, presque similaire, dans lequel collaborèrent Robida, Forain, Cham, Stop, Grévin, Randon, Mars... et même Benjamin Rabier à partir de 1899, année qui verra Pierre Véron céder la main après en avoir été durant trente-cinq ans le rédacteur en chef. Entre le 30 juillet 1892 et le 14 septembre 1895, Mars traitera cinq fois le thème des bains de mer.

Il serait impossible dans le format de ce livre de traiter de tous les collaborateurs des journaux satiriques de la première génération ayant collaboré à *La Caricature*, au *Charivari* et au



Parisiens surpris par la marée montante ; autre émotion maritime.

AUGUSTE ROUBILLE (1872-1955)

De tous les illustrateurs de *L'Assiette au beurre*, Roubille est certainement celui qui a poussé le plus loin la recherche d'une image choc qui est le but de toute caricature. Son trait et son utilisation de la couleur sont en réalité ceux d'un peintre au courant des théories les plus novatrices, dont celle du courant nabi inspiré de japonisme qui cerne la forme d'un trait continu, mais aussi de l'expressionnisme allemand. Ce trait continu deviendra une trentaine d'années plus tard la marque de tout dessin de caricature.

Roubille est donc le plus peintre de tous les caricaturistes, inventant avant l'heure quelques théories qui feront le lit du fauvisme à partir de 1905, notamment en se moquant de la réalité de la couleur. Son travail en grands aplats colorés correspond au mieux à la technique de la chromolithographie. Nul plus que lui n'a osé de telles inventions graphiques comme de mises en page. Roubille est donc la modernité incarnée et impose la caricature au rang de l'art si certains en doutaient encore.

Il collabore à *Fantasio*, au *Cri de Paris*, au *Rire*, au *Sourire*, à *La Baïonnette*, au *Canard sauvage* et surtout à *L'Assiette au beurre* pour laquelle il réalise une dizaine de numéros thématiques dont le fameux *Villégiatures* du 25 juillet 1901, remarquablement imprimé par Schwarz, et encore vendu 30 centimes.

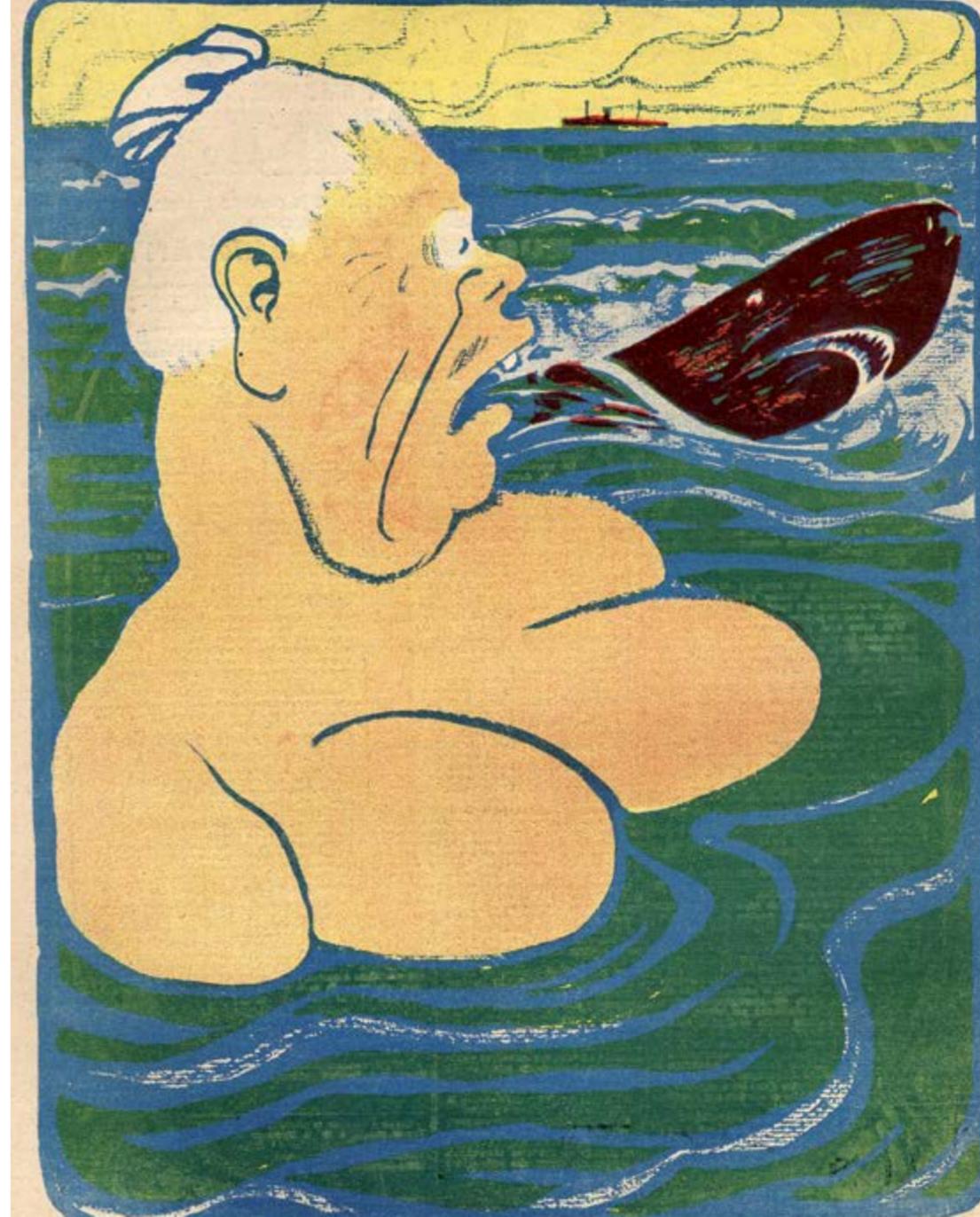


Les dessins ont simplement pour légendes quelques vers en rimes. La double page centrale montre d'un simple trait bleu une mégère accompagnant ses deux filles au bain. Une merveille de simplicité et la preuve d'un artiste éminent. Chaque dessin est signé de ses initiales formant une sorte de masque nègre. Certaines pages de ce numéro sont cependant d'une terrible noirceur. Ainsi pour le voyage en automobile ne montre-t-il que le pauvre bougre écrasé et oublié sur la route; de même confronte-t-il un couple de châtelains allant se promener à cheval à un vilain emmené par deux gendarmes. Roubille n'oublie donc pas d'utiliser son talent pour crier au monde son injustice, et en cela correspond-il bien à l'esprit anarchiste de *L'Assiette au beurre*.

Le Requin
— J'aimerais mieux
crever de faim!

PAGE DE GAUCHE
Auguste Roubille
Au bord de l'eau
L'Assiette au beurre, 25 juillet 1901
© Collection de l'auteur

CI-CONTRE
Auguste Roubille
Le Requin
Le Sourire, 22 Février 1902
© Collection de l'auteur





*La Grosse Dame.
— L'ennui c'est de
traverser la plage
sous les regards de
ces hommes qui
viennent ici pour
s'exciter...*

CI-CONTRE
Auguste Roubille
La Grosse dame
Le Sourire, 3 Octobre 1903
© Collection de l'auteur



*O Neptune! dieu des os,
protège ses fuseaux!*

CI-CONTRE
Auguste Roubille
Neptune
Le Sourire, 23 Juillet 1905
© Collection de l'auteur

GEORGES GOURSAT DIT SEM (1863-1934)

Satiriste le plus redouté de son temps, Sem s'avère le meilleur miroir de la société mondaine des Années folles qu'il n'eut de cesse de croquer et de moquer avec un talent à nul autre pareil. Formidable dessinateur, en pratiquant le portrait charge, manière de le synthétiser, il invente une nouvelle écriture à la caricature. Aucun des personnages connus de Paris, de Monaco ou de Deauville n'échappera à son crayon sans concession. On pourrait d'ailleurs prouver son succès au fait que le pire affront s'avérait de ne pas figurer dans l'un des quatorze de ses magnifiques albums. Jean-Gabriel Domergue écrit : « Tous ceux qui avaient un nom, une notoriété, une silhouette connue, il les croquait. Aux Parisiens, s'ajoutaient les riches étrangers qui attendaient comme une consécration suprême d'avoir été admis à figurer dans un de ses albums. » Pourtant Sem ne fait pas dans la demi-mesure et ne laisse rien échapper des travers de chacun : ni l'âge, ni la laideur, ni les mauvais sentiments tels que la prétention ou la cupidité. Ces albums d'un grand format, remarquablement édités, dans lesquels la pratique de l'aplatissement de couleur cerné d'un trait noir définit le style, feront la réputation du dessinateur dès la parution du premier : *Turf*. Consacré au monde interlope des courses, cet ouvrage lui ouvre les portes de la société mondaine qu'il ne quittera plus en l'accompagnant chez Maxim's, et lui permettra d'écrire, en préface de son deuxième album : « En publiant cet été mes premiers croquis



CI-DESSUS
Sem
Helleu
Sem à la mer, 1912
© Collection privée

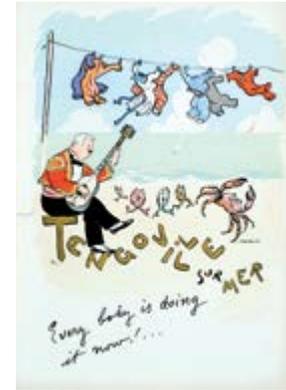
CI-DESSUS
Sem
Denfert-Rochereau-
Sem à la mer, 1912
© Collection privée

PAGE DE DROITE
Sem
M. de Rothschild
Sem à la mer, 1912
© Collection privée



je n'étais point sans scrupule et sans appréhension mais j'ai été vite rassuré. Les personnes que je m'étais permis de représenter en acceptant de bonne grâce cette petite exhibition, ont créé, pour ainsi dire un précédent, qui me permet, je l'espère, de considérer désormais le fait de paraître dans ces albums comme une chose admise. » Nous sommes en 1900, et Sem vient d'arriver à Paris. D'office, il s'impose comme l'incontournable chroniqueur d'une époque en pleine euphorie et effervescence, et la coqueluche redoutée des puissants comme de ceux qui espèrent le devenir. Ses silhouettes, manière efficace et résolument moderne de traiter les personnages en cette époque où le synthétisme révolutionne la peinture, valorisent la caricature à un niveau artistique que seule, parmi les arts mineurs, l'affiche avait su atteindre. Avec son compère Roubille, lui aussi fervent défenseur de l'aplat et du cerne, il propose en 1909, rue Royale, un diorama de silhouettes allant aux courses, en bois découpé, qui eut un énorme succès et assit définitivement sa réputation.

Ni la notoriété ni le monde qu'il côtoie n'auront de prise sur cet homme humble qui, tel un artisan, n'aura d'autre souci que de bien faire sa tâche. Ainsi contrôle-t-il chaque opération de fabrication de ses publications, et s'entoure-t-il des meilleurs spécialistes. L'extrême liberté de ses dessins pourrait faire croire à une grande facilité alors que chacun est longuement travaillé à l'aide de calques. Son génie consiste justement en l'oubli de ce labeur et en l'impression



CI-DESSUS
Sem
Legru
Sem à la mer, 1912
© Collection privée

CI-DESSUS À GAUCHE
Sem
Sem à la mer, 1912
© Collection privée

CI-DESSUS À DROITE
Sem
Tangoville-sur-Mer, 1913
© Collection privée

PAGE DE DROITE
Sem
Les Vieux
Album de Sem, 2^{ème} série, 1900
© Collection privée